

TISSAGES

L'écho des signifiants : à partir de quel discours opérons-nous ?

Isabelle Nicoud le 1^{er} juillet 2023

Puisqu'il me revient de débiter cette journée d'études, je voudrais en préambule vous dire que dans l'association Tissages nous mettons au travail nos questions à partir de là où chacun, nous en sommes. Le titre qui a été annoncé pour mon intervention ne correspondra peut-être pas tout à fait à ce que je vais vous exposer. Ce sera sans doute un peu autre chose ...

Dans ce groupe de travail donc, nous partageons un intérêt commun pour cette question : Qu'est ce qui spécifierait la façon d'opérer d'un analyste lacanien à cette place de faire fonctionner un groupe dit d'analyse de la pratique ? J'évoque ici la fonction au sens mathématique du terme, autrement dit l'action d'un élément dans un ensemble, de telle sorte que lorsque cet élément varie, il entraîne une variation de l'ensemble et donc une transformation.

Pour ma part, je vous propose d'approcher cette question de la spécificité de l'analyse de la pratique lacanienne par le bord de son histoire et de tenter de tisser quelque chose.

Trois lettres APP et les recherches sur la toile nous amènent à trouver pas moins de 120 000 occurrences. Nous avons affaire à une généalogie complexe, une filiation hybride avec un nombre considérable de ramifications et il est peu aisé de repérer ce qui compose tous ces lignages.

Des distinctions sont faites entre les dispositifs qui relèvent de l'analyse institutionnelle, psychosociologique, systémique, de l'analyse de situations cliniques, ceux qui prennent ou non en compte l'inconscient, le transfert, le contre transfert pour d'autres, ceux qui mettent l'accent sur l'importance des effets groupaux. Quelle que soit la demande faite à l'égard des praticiens, ceux-ci analystes ou non, vont donc engager leur travail auprès des équipes avec des orientations différentes, des référentiels théoriques différents et des discours différents.

La prévalence de *la qualité d'écoute*, voici un premier signifiant, est retrouvée chez deux ancêtres de l'APP.

Elle prime dans ce qui a été appelé le case work : le travail du cas. Comment établir une *relation de confiance* ? Comment intervenir dans une *attitude de non jugement* comme le préconisait Carl Rogers¹ ? Ces questions sont à l'origine des présentations d'étude de cas des travailleurs sociaux dans l'adresse à un autre plus expérimenté. Il faut écrire le cas, c'est-à-

¹ L'approche centrée sur la personne est une méthode de psychothérapie et de relation d'aide fondée par le psychologue américain Carl Rogers.

dire les observations et les faits, sans interprétation du matériel clinique mais plutôt, je dirais, la formulation d'hypothèses à partir des faits recueillis. Il existe toute une méthodologie très codifiée pour faire ce recueil de données qui est d'ailleurs toujours d'actualité dans la formation actuelle des jeunes professionnels. La supervision est une nécessité professionnelle dans une analogie : relation travailleur social/client, et relation travailleur social /superviseur.

Une « bonne écoute » passe par une meilleure *connaissance de soi*. Les travailleurs sociaux produisent le cas en décrivant des situations dans lesquelles ils sont subjectivement impliqués. Ce sont les hypothèses qui sont soumises au contrôle d'un tiers ainsi que l'analyse de la relation professionnelle dans sa nature et sa dynamique. L'observation des mouvements, autrement dit des changements qui s'opèrent, va renseigner le travailleur social sur sa propre pratique dans une démarche dite réflexive. Il y a quelque chose d'assimilable à une maïeutique.

La qualité d'écoute est prévalente aussi dans ce qui est appelé les groupes Balint², dispositifs de formation continue, sans visée thérapeutique, pour les médecins avec l'étude de situations réelles ayant posé difficulté au praticien.

Balint avait la volonté d'éclairer, à la lumière de la théorie psychanalytique du transfert et contre transfert, ce qui est en jeu dans la pratique relationnelle. Ce n'est pas du côté d'un enseignement didactique. C'est plutôt une mise à l'épreuve de la compréhension du contre transfert. Là on a plutôt affaire à une pratique réflexive entre pairs. C'est un peu différent.

Le malade « offre », disait Balint, ses symptômes au médecin qui répond par son écoute active, « *par la troisième oreille* »³, celle qui entend ce que les autres n'écoutent pas. Nul besoin de tout savoir, il y a quelque chose à déchiffrer, ce qui est intéressant pour nous mais cela reste centré sur le problème.

Il y a quelque chose qui ressemble à l'analyse individuelle : le médecin peut faire cette expérience de se sentir lui-même patient en parlant de son patient, d'élaborer ses propres résistances puis d'être dans la position de thérapeute en proposant son déchiffrement et son analyse du cas proposé par ses collègues.

Case work et dispositif Balint ont un point commun : des professionnels qui se rassemblent en groupe. Même si le case work invite à un souci de modélisation et de méthodologie, les deux dispositifs s'intéressent à une praxis invitant des professionnels à adopter une position plus clinique et s'engager dans un processus d'analyse.

Une analyse qui va porter sur différents aspects : L'attention aux processus inconscients sera privilégiée dans les groupes Balint. Le mode d'implication et d'investissement du praticien en tant qu'acteur social sera privilégié dans la case work.

Il y a, je dirais, quelque chose de similaire entre ces dispositifs et la fonction d'analyse de contrôle, ce serait de venir rendre compte à un autre de sa pratique, de la mettre à l'épreuve pour vérifier si ce qui est mis en pratique relève bien des principes de cette pratique.

Et peut-être s'agit-il aussi du passage d'un partage entre praticiens à une élaboration collective.

² M. Balint, *Le médecin, son malade et la maladie*, 1957, Ed Payot, 1996.

³ Ibid

Remarquons que la question des effets de groupe n'est pas posée dans ces deux dispositifs.

Ces effets sont par contre au cœur de l'approche française psychanalytique groupale qui est présentée comme une ouverture de la clinique traditionnelle individuelle freudienne. Cette approche apparaît bien après les études des psychosociologues américains dans les années trente, suivies de la théorie de *la dynamique des groupes* dans les années quarante avec les études de phénomènes de leadership, de résistances au changement etc. ; et si cette psychosociologie rend compte et traite des phénomènes de groupe, elle ne tient pas compte de l'inconscient.

Donc bien entendu cette approche psychanalytique groupale se fait à l'appui du texte freudien de 1921, *Psychologie des masses et analyse du moi*⁴ considéré comme précurseur du fonctionnement groupal avec son mécanisme de l'identification et des modifications psychiques qui relèvent de la régression, avec exagération extraordinaire des affects, activité intellectuelle réduite et incapacité à se modérer dans un débordement de jouissance individuelle et collective. Rappelez-vous Freud : « *Une foule se présente comme une réunion d'individus ayant tous remplacé leur idéal du moi par le même objet ce qui a pour conséquence l'identification à leur propre moi* ».

Nous allons maintenant changer de discours et de signifiants.

Bion a développé le concept d'imgo de chef, il parle d'imgo paternelle, c'est le père bon, puissant et juste versus le père sévère, égoïste et cruel. Dans un deuxième temps il montrera comment le groupe suscite des angoisses. Je ne vais pas développer cela ici.

Bion considère l'organisation du groupe comme résultant de l'action de deux facteurs et il va élaborer ce qu'il nomme *La mentalité groupale*⁵ autrement dit l'activité mentale collective qui émane de l'existence d'une volonté collective, d'une opinion ou d'un désir unanime du groupe. Le groupe fonctionne comme une unité.

Il y a aussi ce qu'il nomme *La culture du groupe*, c'est-à-dire la résultante de l'interaction entre la mentalité groupale et les désirs et pensées de l'individu. Les individus du groupe, à leur insu donc, vont agir de façon instantanée et involontaire selon des états affectifs qui définissent la situation émotionnelle du groupe. Il décrit et distingue ainsi des forces émotionnelles de groupe, appelées présupposés de base.

*Le groupe peut avoir la conviction d'être réuni afin que quelqu'un un dont il dépend, satisfasse tous ses besoins et désirs. C'est le *Présumé de dépendance*, avec la recherche d'un leader qui assure la satisfaction, bon puissant et sage.

*Le groupe peut avoir la conviction qu'il existe un ennemi, il faut soit l'attaquer soit le fuir. C'est le *Présumé d'Attaque fuite* avec recherche d'un leader qui va avoir la fonction d'entretenir cette conviction.

* Le groupe croit en l'existence d'un événement, ou d'un être qui viendra résoudre le problème du groupe comme un messie en quelque sorte. C'est le *Présumé de couplage* avec recherche d'un leader qui permet de nourrir un espoir dans l'avenir.

Pour Bion, le groupe recherche donc toujours un leader.

⁴ S. Freud, *Psychologie des masses et analyse du moi*, 1921, Ed Petite Bibliothèque Payot, 2012.

⁵ W.R Bion, *Recherche sur les petits groupes*, 1961 Ed PUF, Bibliothèque de psychanalyse, 2002.

Didier Anzieu pour sa part, travaille sur la mise en commun dans le groupe des représentations imaginaires, il parle de *réalité imaginaire des groupes*. Ensuite il dira plutôt *l'imaginaire des groupes*⁶ et il va alors établir une analogie entre le groupe et le rêve, le « *rêve d'une société exclusivement régie par le principe de plaisir* ». Le groupe est imaginé comme un lieu permettant la satisfaction de tous les désirs mais qui dit « désir » dit « danger de voir ce désir satisfait » donc source d'angoisse et mobilisation de processus défensifs.

Je dirais qu'il propose une définition analytique du groupe comme accomplissement imaginaire de désirs et de menaces. Je le cite : « *le groupe est une mise en commun des images intérieures et des angoisses des participants* ». Autrement dit, l'effet ce travail, ce n'est pas le même effet pour les uns et pour les autres. Il y a dans le groupe des émotions communes et ces émotions vont induire chez chacun des effets différents : un effet de groupe. Celui-ci va favoriser les mises en scènes, stimuler le voir, les excitations et les agirs. Lacan avait souligné à ce propos qu'il reconnaissait *"l'effet de groupe à ce qu'il ajoute d'obscénité à l'effet imaginaire du discours."*

Plus tard, ce sera l'élaboration de la notion d'*illusion groupale*, construction du groupe pour préserver le narcissisme individuel par peur de perte de l'identité du moi. Je cite : « *L'illusion groupale est un état psychique collectif que les membres du groupe formulent ainsi : « nous sommes bien ensemble, nous constituons un bon groupe, et (si le chef ou le moniteur du groupe partage cet état) nous avons un bon chef (ou un bon moniteur)* ». Anzieu la décrit donc comme une défense collective contre une angoisse persécutrice commune. Elle illustre le fonctionnement du moi idéal, la belle image, et met en jeu le processus d'identification. Elle survient dans un second temps après un temps d'angoisse persécutrice. Je dirais comme un effet de soulagement réactionnel. Et comme au stade du miroir elle peut être source de jubilation et une étape aliénante constitutive du narcissisme du groupe. Pour Anzieu elle vient cimenter l'unité du groupe.

Nous pouvons entendre aussi que cette illusion groupale peut venir en compensation à la désillusion institutionnelle, elle peut émerger sur le fond d'une méfiance réciproque entre les groupes et les institutions.

Anzieu parle aussi de mécanismes de défenses élaborés :

- Sidération groupale, observée au début souvent, avec attente que le thérapeute dirige le groupe, une attente d'une prise en charge
- Violence collective qui peut s'observer quand le groupe est constitué
- Recherche d'un chef avec mise à l'écart du ou des thérapeutes, déplacement du transfert sur un leader
- Recherche d'un bouc émissaire avec déplacement de l'agressivité ressentie dans le transfert à l'égard du thérapeute avec culpabilité.

Voilà, je vais arrêter là cette présentation succincte et pour le moins parcellaire de ces concepts pour en retenir que la prévalence est donnée au registre imaginaire. Et nous allons encore changer de discours.

Je voudrais maintenant vous emmener dans une séance d'analyse de la pratique d'un dispositif d'intervention systémique nommé *L'approche centrée solution*, dispositif auquel

⁶ D. Anzieu, *Le groupe et l'inconscient*, 1975, Ed Dunod, 2022.

j'ai eu l'occasion de participer il y a quelques années.

Comme son nom ne l'indique pas, cette approche ne fonctionne pourtant pas à partir d'un processus de résolution de problème. Il s'agit plutôt d'un processus de construction de solution, autrement dit sa visée serait de se détourner d'une élaboration causaliste.

L'approche centrée solution est un modèle d'intervention systémique et une méthode applicable en entretien individuel mais aussi en groupe, qui a été élaborée dans les années 80 au Brief Family Therapy Center de Milwaukee, elle trouve son origine dans les premiers travaux du Mental Research Institute de Palo Alto de Milton Erickson, le père des thérapies brèves.

D'emblée, le but de cette démarche est annoncé dès la première séance : créer « un contexte évolutif » et une proposition de constituer une « boîte à outil ». Il nous a été aussi explicité que la visée première est de permettre d'être, je cite « connecté à sa capacité de résilience, à ses ressources et à son pouvoir d'agir ». Il nous est présenté que cette approche se focalise sur « le futur souhaité ». Il y a donc au début de chaque séance, la détermination d'un projet commun et la création d'un « espace de co-expertise » avec une espérance de réalisation commune entre l'intervenant et le groupe ou la personne.

Le questionnement qui émerge au cours de la séance doit trouver une formulation positive qui doit être précisée dans la description détaillée d'un « futur préféré » : « Que souhaitez-vous à la place ? », « Est-ce que cela vous conviendrait ? », « Y a-t-il d'autres points que vous aimeriez éclairer ? » « Y a-t-il d'autre chose que vous souhaitez évoquer avec moi ? », formulations qui doivent conduire au sentiment d'être pleinement entendu.

C'est pris sur le versant de l'empathie pour « explorer le mieux » avec une volonté d'objectivation de toutes les petites améliorations, pour favoriser, je cite : « l'affiliation ». Le questionnement a pour visée de visualiser dans le détail les changements positifs et leur effet « boule de neige » et aussi ce qui est nommé « les cercles vertueux interactionnels ». Le questionnement sur les capacités d'adaptation et de résilience vise à remettre en route un système de croyance en des jours meilleurs et contribue à donner de l'espoir. Une consolidation des progrès peut être repérée sur une échelle.

D'autre part, une attention est portée de façon insistante à la notion « d'être confortable », c'est dit ainsi et c'est interrogé régulièrement pour ne pas dire répétitivement au cours de chaque séance d'APP : « Est-ce que vous vous sentez confortable ? », « Est-ce que cela vous convient ? ». Ceci est aussi objectivable à partir d'une « échelle de confort et de sécurité » notable de 1 à 10 sur le modèle d'une échelle de la douleur. Par exemple : « Qu'est-ce qui vous permet d'être à cinq ? ». Et son corollaire : « De quoi auriez-vous besoin pour pouvoir vous sentir un peu plus haut ? ».

Donc nous avons là une intervention axée plutôt sur la suggestion comme mode de réponse à la demande, et, je dirais, un évitement de ce qui pourrait faire énigme, voire un évitement de l'impossible : il ne faudrait ni incompréhension, ni ratage.

Alors essayons maintenant de poursuivre avec ce qui spécifierait une approche lacanienne d'analyse des pratiques professionnelles soignantes ou éducatives.

La Conférence de Lacan intitulée *Le symptôme*, à l'Université Columbia de New York en 1975 commence ainsi :

Commenté [IN1]: deux points

« Dans l'analyse, il y a quand même, il faut le dire, certains résultats. Ce n'est pas toujours ce qu'on attend : c'est parce qu'on a tort d'attendre, c'est ce qui fait la difficulté d'être analyste. Les analystes, j'ai essayé d'en spécifier quelque chose que j'ai dénommé le discours analytique. Le discours analytique existe parce que c'est l'analysant qui le tient... heureusement. Il a l'heur (h-e-u-r), l'heur qui est quelques fois un bon-heur, d'avoir rencontré un analyste. Ça n'arrive pas toujours. Souvent l'analyste croit que la pierre philosophale – si je puis dire – de son métier, ça consiste à se taire. Ce que je dis là, c'est bien connu. C'est tout de même un tort, une déviation, le fait que des analystes parlent peu. Il arrive que je fasse ce qu'on appelle des supervisions. Je ne sais pas pourquoi on a appelé ça supervision. C'est une super-audition. Je veux dire qu'il est très surprenant qu'on puisse, à entendre ce que vous a raconté un praticien, surprenant qu'à travers ce qu'il vous dit on puisse avoir une représentation de celui qui est en analyse, qui est analysant. C'est une nouvelle dimension. Je parlerai tout à l'heure de ce fait, la dit-mension que je n'écris pas tout à fait comme on l'écrit d'habitude en français. Le mieux, c'est que je fasse un effort et que je vous montre comment je l'écris : dit -mension. C'est comme ça que je l'écris... dit-mension..., mention, c'est-à-dire – en anglais, ça se comprend – mention, l'endroit où repose un dit. »

Un discours selon la formalisation lacanienne est une structure topologique organisée. Un agent animé d'une certaine vérité refoulée, s'adresse à un autre qui l'amène à produire quelque chose. Tout discours ménage ainsi quatre places fixes et ordonnées à partir desquelles la parole va circuler. Il n'est pas possible de dire la même chose selon le discours dans lequel on se situe. Un discours quel qu'il soit met en place un impossible, cela veut dire qu'il y a un endroit où ça coïncide, c'est à dire que ce n'est pas possible de dire la même chose. Ça nous oblige. Un discours, structure qui ordonne des places, asservit notre parole, ce n'est pas la peine de se dire qu'on va se faire entendre ! C'est par l'écart maintenu entre deux discours que cette parole peut advenir. Il y a des codes et des *impossibles* liés à ces différentes places : c'est un vrai Réel.

L'analyste lacanien va accorder une place prévalente au signifiant. « *Ce qui distingue le signifiant c'est d'être ce que les autres ne sont pas* »⁷. C'est dans l'intervalle entre deux signifiants que gîte le réel. Le signifiant S1 représente un sujet pour un autre signifiant S2. Il faut entendre signifiant au sens de représentant et non de représentation. Aucun signifiant ne peut représenter le sujet.

Le signifiant a donc des propriétés : il ne peut se signifier lui-même, il ne vaut que par sa signifiante avec un autre signifiant et il existe par rapport à un réseau d'autres signifiants.

Lors de séances d'analyse de la pratique, nous entendons comment chacun peut être agi à son insu. Parfois pris dans un idéal de bien faire, de réussir, nous pouvons entendre : « je n'ai rien compris » ou « je n'ai pas su faire ». La difficulté est alors prise du côté du manquement alors que la difficulté est de prendre en compte que c'est un effet de signifiant qui est en jeu. Nous sommes divisés par le signifiant. Le signifiant est caractérisé d'être une pure différence, non

⁷ Lacan, Séminaire L'identification, Leçon du 29.11.1961.

seulement parce qu'il a plusieurs signifiés mais aussi parce qu'il est différent de lui-même.

Supervision : super vision en deux mots, voilà une équivoque signifiante qui est devenue un truisme. Jean-Pierre Lebrun l'évoque dans son ouvrage *Le manteau de Noé*⁸, ouvrage qui a été réalisé avec une équipe d'un service de soin palliatifs belge, l'équipe Delta.. Il pose la question : quelle compétence particulière aurait un intervenant qui rencontre une équipe dont il ne connaît pas le fonctionnement ? Quelle super – iorité ? Ce terme de supervision lui paraît inapproprié voire il nuirait à ce qui se propose d'être mis en jeu à savoir « faire des ajustements », autre signifiant qui me semble adéquat pour qualifier les effets de ce travail.

Aucune analyse de la pratique ou supervision ne saurait dire le tout sur le tout sauf donner cette opportunité d'être averti de ce qui fait la condition humaine. Autrement dit, ce que parler veut dire. Ainsi le discours analytique formalisé par Lacan comme les trois autres discours, discours du maître, discours universitaire, discours hystérique est une façon de traiter le réel.

Supervision induit une clinique du regard avec une prévalence de l'imaginaire. *Analyse des pratiques* amène plutôt la référence à la parole avec la prévalence du symbolique avec l'idée que si on parle d'analyse nous allons nous situer du côté d'une praxis. Super audition du signifiant donc, et un effet de lecture qui vient déplacer quelque chose, qui vient faire coupure, coupure qui va opérer un déplacement de savoir.

L'écoute du signifiant, en tant que discontinuité et différence, en donnant une place à l'énonciation va participer à transformer l'énonciation des professionnels et les rendre dans le meilleur des cas eux-mêmes attentifs à l'énonciation de l'autre. Pour le dire autrement, il n'y a pas d'énonciation collective possible.

Notre position en tant qu'analyste dans nos groupes de travail va être celle de tenir aussi la position de tiers comme dans les autres dispositifs dont il a été question, pas seulement par notre présence mais aussi par notre énonciation. Et cette parole Autre fera tiers et pourra faire coupure dans tous ces effets imaginaires engendrés par le groupe, parole qui va venir questionner, émettre des hypothèses, jouer de l'équivoque et de la métaphore. Elle a pour visée de faire énigme pour faire surgir un dire.

Nous sommes plutôt du côté d'une pratique du dire, un dire qui fait parfois étonnement et qui fait entendre pour celui qui parle qu'il ne sait pas ce qu'il dit et qu'il est déterminé par un réel qui lui échappe. Cette prise en compte du réel permet au praticien d'être tant présent à l'autre qu'au réel de l'autre dans sa parole. C'est à partir d'un discours que cette parole peut advenir. Et cela peut avoir l'effet, s'il y a rencontre, ce qui n'est pas toujours le cas, de réveiller le désir de savoir. Car une parole singulière reste toujours asservie au type de discours dans lequel elle a circulé. C'est différent d'une visée relationnelle empathique, d'une visée de prise en compte groupale ou de bien-être.

Voilà, j'espère que ces quelques remarques auront un peu contribué à vous faire entendre comment ces approches si diverses donnent chacune la prévalence à des signifiants très différents. L'approche lacanienne en donnant une place prévalente au signifiant, à sa résonance dans la chaîne signifiante vient par la coupure déplacer le savoir et situer dans un lieu Autre une énonciation toujours singulière. Et donc une équipe cela ne fera jamais une

⁸ JP. Lebrun, *Le manteau de Noé*, Ed Eres, 2014.

unité, chacun pourra repérer les contraintes de l'autre.

Une question pour terminer : est-ce que cet autre a un savoir qui peut m'intéresser ?

Texte présenté lors de la journée d'études de Tissages – Lyon 1.07.2023